La Ville, son archange de misère, l'espérance
par Juan Asensio

…alors, puisqu'il faut redire les mêmes mots, toujours les mêmes mots, répéter les mots qui claquent sous la langue comme des cosses vides, briquer les vieux sous vert-de-gris pour en faire reluire le profil de cuivre pâle et délavé, vil comme l'anneau adultère de Gygès, traître comme le profil de Judas toujours fuyant, la rousseur chafouine obliquant la perspective du Salut, faisons étinceler chacune des facettes du précieux diamant – à la fois *solitaire* et *crapaud*, il est l'exemplaire unique, le *monstre* de cent mille carats que nul n'ose fixer – qui, comme ces illustres modèles enserpentés aux cous des splendides du demi-monde, cailloux translucides où se reflètent les éblouissants maléfices séduisant les femmes, a ébloui plus d'un faux-monnayeur : *l'espérance*. Un beau mot, l'espérance, un mot d'enfant, un mot transparent, brillant comme un diamant, un mot du début, un mot de l'ouverture de l'histoire de l'homme, du premier homme, Adam, un mot du premier jour levé sur l'homme du premier jour, Adam, un mot de la terre et du matin rayonnant où elle dresse son arche nouvelle, un mot lumineux, *adamantin*, un mot qu'Adam assurément n'a pas employé, un mot qui n'existait pas, un mot inconnu comme le *temetum* d'Augustin (*De Trinitate*), c'est-à-dire un mot innocent, non pas charrié avec les scories d'une langue morte, ses courant nauséabonds, mais un mot inutile, pas encore né, puisque l'acte de nommer la Création est à lui seul louange et prière : l'espérance n'existe qu'à partir de la reconduite hors du jardin, lorsque parler n'est plus que palabrer; avant, l'homme qui n'attend rien, et qui n'attend rien parce qu'il n'a encore rien perdu, n'a pas besoin d'espérance; après, l'homme chassé qui n'a plus rien à perdre l'invente pour tromper son ennui. Si l'Éden est le lieu éminent de la Présence, l'orangeraie réelle et désaltérante où bruisse l'ondée légère du Vent, l'espérance qui chante son absence n'a lieu d'être que lorsque l'avis d'expulsion est tombé, après le premier matin, à cette heure brune où les ténèbres recouvrent la terre comme l'eau lourde et lente d'un port la nuit, à cette «heure de la nuit qu'aucun homme ne connaît parfaitement, n'a possédée tout entière», écrit Bernanos, lorsqu'il se débat avec les spectres blancs qui se déchirent entre eux sa pauvre âme, ni noire ni blanche, mais brune, lorsque l'espérance ne brille plus que comme une petite lumière égarée, et que, chaque nuit tombée, tout le travail patient du jour n'aura pas seulement été détruit, mais effacé, oublié : il faudra alors «tout réinventer, même l'espérance – même l'espérance qui était de se croire, chaque matin, à la merci d'aimer avant la nuit», comme l'écrit admirablement Jean-René Huguenin. Ce n'est qu'une fois chassé qu'Adam s'avise de prononcer le mot, au moment de l'ouverture de la chasse, puisque ce n'est qu'une fois chassé qu'il faut commencer à patiemment guetter et attendre (l'espagnol emploie le verbe *esperar* en lui donnant ce sens), car l'attente qui ouvre l'histoire et l'espérance qui veut la fermer, attendant sa

clôture définitive ou cette mort prétendue dont notre époque fait semblant de se délecter, alors qu'elle crève plutôt de n'avoir plus d'horizon, marchent ensemble à partir de cet épisode premier; plus même, l'attente et l'espérance sont une même chose, et celui qui n'attend plus, celui pour qui le temps n'est plus qu'une petite boule compacte qui ne roule pas vers le lendemain mais qu'il serre en grinçant des dents dans sa main huileuse, celui-là s'ennuie ferme, tourne en rond : dans le fond, c'est que l'enfer enferme, les pauvres damnés tournant dans la noria infernale, leurs yeux fixés sur le moyeu privatif, trou de pure noirceur, la haute stature de l'Ange du Désespoir; pardon, l'idole banale, insipides messieurs Teste et Ouine. Oui mon Dieu, que sommes-nous, demande Baudelaire, «sans le don tout divin de l'espérance, et comment pourrions-nous traverser ce hideux désert de l'ennui» ? Rien d'autre que des hommes sans histoire, sans lumière et sans rire, rien d'autre que des épaves encalminées dans les rades ensablées.

Ainsi, parce qu'elle prononce la phrase fatidique de la perpétuelle remise à plus tard, *spero fore ut*, (dans un français rauque, *j'espère qu'il arrivera que*), comme un phénix qui déchirerait le cœur souffreteux du corbeau d'Edgar Allan Poe, l'espérance est la mère de tous les millénarismes, cette hérésie aux mille visages jamais déracinée par le feu de l'Inquisition, et comme telle, elle est celle du plus meurtrier d'entre eux, ce messianisme laïcisé qu'est le communisme, dévorant les entrailles de sa mère comme Milton raconte que Satan fut dévoré par son ingrate progéniture. Pourtant, le phénix qui renaît de ses cendres, s'il semble réellement plus rare que le vulgaire corbeau au pelage noir, gage son mystère sur le chèque en bois de la tromperie : jamais aperçu, sourd aux plus étranges mélodies sifflées par les appeaux des poètes, il arrive que des hommes, afin d'attiser la convoitise de l'animal fabuleux, en désespoir de cause décident de lui offrir un peu de sang, cette ultime valeur-refuge, sur laquelle de nouvelles économies règlent leurs sautes d'humeur, sang qui d'après De Maistre constituait l'édifice invisible et immémorial de la douleur implorant le Dieu muet. Alors l'innocence des pauvres coule à flots dans les égouts de l'Utopie, bien moins insubmersible que l'Atlantide nouvelle de Bacon, et le soleil, comme il est écrit dans les mauvais romans, se teinte de rouge, lui qu'on exigeait de voir se lever sur la misère immémoriale des pauvres, afin que son éclat dissipe les vapeurs sales, lui qu'on sommait de rallumer le vieux cœur endormi dans les profondeurs de la cité. Voilà ce qui arrive lorsque l'homme se mêle, depuis la guérite du mauvais démiurge dont il usurpe la folie, la main droite en visière sur les premières marches d'une Atlantide bâtie sur les charniers, la gauche ne sachant pas ce que fait la droite, et de toute façon fort occupée à ajuster le canon sur la tempe du *terroriste*, voilà sans doute, me dira le pessimiste ou bien le communiste revenu de ses illusions (c'est-à-dire, le communiste à visage humain, le communiste désespéré), ce qui se passe lorsque l'homme essaie de réconforter l'homme.

Mais l'espérance tue n'est pas l'absence. D'ailleurs la parole de l'Origine, selon Vico, est silencieuse. Elle est le chant non proféré de la joie qu'en Éden Adam chantait naïvement, c'est-à-dire comme chante un enfant qui ne se soucie de rien d'autre que de son chant, car seul l'important préoccupe l'enfant, le chant donc, ce qui n'a aucune importance, mais à quoi il se consacre sérieusement, avec le sérieux exagéré des enfants, sans y penser, comme on marche : c'est que, dès qu'il y pense, aussitôt se lève la gêne de la conscience, qui est couac, fausse note ridiculisant par exemple le chant forcé de Mouchette, dont le chant véritable est cette marche qu'elle accomplit dans la boue et l'orage, sans y penser, seulement guidée par le terriblement tentant haleur de la Nature, avant que sa petite voix ne chante plus que pour les animaux visqueux du marais, aux anges de pareille concert donné pour leurs ténèbres. «Il y avait une grande procession», affirme le poète-enfant, Charles Péguy, qui marcha hardiment, peut-être en chantant, en tout cas l'espérance au fusil, avant qu'une balle reçue en plein front ne lui fasse oublier qu'il pensait aux hommes, et surtout à ceux qu'il allait devoir tuer : «C'était la procession de la Fête-Dieu. On portait le Saint-Sacrement. Aussi en tête les trois Théologales marchaient. Voyez, dit Dieu, cette petite, comme elle marche. Regardez-moi voir un peu. Les autres, les deux autres marchent comme des grandes personnes, ses deux grandes soeurs. Elles s'avancent comme des grandes personnes.»

Qui sont toujours un peu fatiguées.

Mais elle...

Mais elle, la ville, c'est l'enfer des modernes, le lieu d'où l'espérance justement est proscrite, bannie à bon droit, maraudant sur ses confins comme une lueur de cimetière, les nuits de chaleur, rôde sur les marches de la vie, hésitante et secrète, vacillante et capricieuse, mise elle aussi au ban de la vie, cherchant dans le noir quelques souvenirs de la vie déchue, dépossédée de la vie et ne possédant plus que le sceptre illimité de la mort, le royaume de poussière de la mort, que la littérature se préoccupe de chanter et chante en effet en glorifiant son roi, le roi sordide des mouches, n'en finissant pas de la chanter, n'en finissant pas de le chanter en préférant au dialogue qu'elle instaure et commande, à la prière de l'espérance, le soliloque de la mort, tandis que les villes, qui elles ne chantent pas et jamais ne se taisent, se contentent de murmurer inlassablement, de ruminer les paroles de cendre du dégoût, de triturer le dégoût et l'ennui de leurs millions d'habitants, comme une fosse avale puis régurgite avec aisance son purin : la ville qui rumine et murmure comme un vieillard insatiable qui, à l'instant du trépas, n'a plus le temps d'écouter, de prêter l'oreille à la petite musique de l'espérance, qui chante et continue pourtant de chanter pour lui seul, pour son oreille uniquement, pour son âme qui n'écoute pas, la ville ne fait que mâcher et remâcher la morne litanie dont elle-même s'alimente, à bout de vieillesse et de lassitude hagarde, en un perpétuel retour. *Mais elle n'est jamais fatiguée. Voyez voir un peu. Comme elle marche. Mais elle... Mais elle... Mais...* L'ennui qui reste comme un nuage lourd de chaleur a vite fait d'étouffer les mots de la douce complainte, qui elle continue d'avancer, attirée par quelque bouche fraîche d'enfant, allant bondissante comme une fraîche mouquère insoucieuse et espiègle.

L'enfer des villes, proclame le cliché : il serait plus juste de dire, la ville, *l'enfer*. On ne compte plus les pages écrites là-dessus, ni les toiles sombres peintes : une théorie d'écrivains du laborieux XIX^{e} siècle qui a sonné la mobilisation totale, qui paraissent s'être donné la main, marchent et avancent péniblement pour ramener à la surface, comme le flambeau d'un Prométhée souterrain, le suint poétique de ses égouts colossaux, font comme une couronne de douleur sur le front du grand malade occidental, les pieds gangrenés par la neige qui fermente au dégel des toundras maigres, les mains crispées aux barreaux de l'échelle du Nouveau Monde, où il a cru quelque temps trouver du nouveau, entendre parfois, lorsque se taisait la voix de vierge de la terre nouvelle, envoûtante comme le chant des sirènes, les échos d'une musique en Europe oubliée, comme le chant fragile, la plainte à peine audible d'une petite fille chantant sous les corps morts de milliers d'hommes, le sang des sacrifices, où il a cru voir parfois, dans le poudroiement doré des vieilles prophéties, les colonnes prestigieuses du cinquième Empire étreint en rêve par De Roux, Pessoa, Camoëns et le Père Vieira. La ville, le dernier trou en somme, non plus la tour mais la fosse de Babel, le trou devenu plein, le béton gigantesque promu au rang d'impalpable réalité, la fosse de sédimentation où le plancton noir de nos prières se dépose comme une litière épaisse sur laquelle germent les derniers martyrs, l'ultime *malebolge* confiné dans l'éclatement de ses verticales fugitives, hautes cimes vertigineuses fuyant vers le Ciel (une coupole inversée en somme, où les mouches ivres bourdonnent comme des étoiles) jusqu'à le toucher dans un temps tout proche qui produira, l'instant érectif d'un tremblement de paupière, une rencontre terriblement attendue, inédite même à la prunelle des anges qui sont pure vision ! Alors, peut-être, oh !... alors peut-être Georg Trakl sera-t-il en paix, et la longue file pâle d'ombres qui le suivent, au moment où les deux lames, les deux lèvres de cette bouche dressée vers le ciel, comme la levée inespérée de deux aurores, à l'instant de la mort du dernier homme, dans les hauteurs éclabousseront le dernier front tendu vers l'ardeur ?

Comme des chiennes elles sont avides – quoi, *les hautes cimes vertigineuses* ? Avides d'espoir et attentives, patientes oui... aussi patientes que le vide devant l'Être, autre gueule vorace. Attentives à la moindre parole qui donnerait un sens à leur trajectoire infinie... Avides ? Avides d'un mot peut-être ?... Moins, d'une syllabe, pas même ! Avides du simple hochement de tête de l'idiot, du signe inachevé du moutard bavant d'émerveillement compréhensif. Mais le mot ne vient pas, nulle bouche pour le

prononcer, pour le dire, pas une seule mémoire d'ailleurs pour s'en souvenir, pour se rappeler sur quel air facile se jouait la chanson... J'en suis absolument certain : des femelles de molosse, affamées depuis trois semaines, leurs dents pointues raclant les tiges de leurs cages – ces chiennes sont enfermées car la nécessité de ma métaphore impose que l'espérance soit, non pas, comme le binocle du bien-pensant pourrait le lorgner, une prisonnière mordant les barreaux de sa cage, ou mieux, une chienne plaintive, mais la cage qui enferme et emprisonne –, leurs griffes entaillant les murs, ces femelles donc, ces insupportables maigreurs dont l'échine décollée se balance de droite et de gauche lorsqu'elles relèvent la tête et fixent sans le voir le ciel, à qui on présenterait un morceau saignant de viande, j'affirme que de tels monstres étiques se jetteraient avec moins d'avidité sur la carne malpropre, la dévoreraient avec une moins inquiétante et avare joie que ne le feraient les parallèles voraces dressées par les hommes, qui, hurlantes dans les béances qu'elles lacèrent de leurs bonds, gourmandes des gouffres noirs, comme une meute de chiennes lancées sur les traces de l'Évadé, bondiraient sur lui pour le dévorer. Amos déjà, comme un chien errant et fatigué jeté sur tous les chemins de la peine poussiéreuse, tentant de rejoindre son maître comme El Hadj, annonce la recherche sans espoir : «On ira titubant d'une mer à l'autre mer, du nord au levant, on errera pour chercher la parole de Yahvé et on ne la trouvera pas !»

Voici donc la parabole : l'Évadé, c'est l'intime morsure infligée par l'espérance, plus cruelle qu'un supplice dantesque. L'Évadé, c'est Celui qui rend insupportable l'attente folle, l'attente privée d'espérance, qui est l'attente surnaturelle puisque l'espérance n'est rien de terrestre, c'est Celui qui verse sur la plaie de l'attente la chaux vive de l'espérance. L'Évadé n'est plus là, mais Il a laissé, sur la plaie de notre attente, la chaux vive de l'espérance, comme un fantôme dont on ne peut se débarrasser, comme le souvenir d'antan qui hante l'esprit, qui tourne autour du dernier homme planté sur le tertre immense de la solitude. Écoutons Jules Laforgue dire :

«Squelette ou cerveau fou
qu'aura choisi le sort
Pour être le Dernier, seul,
dans le grand silence,
Pour voir que c'était vrai,
qu'il n'est plus d'espérance,
Rien n'ouvrant les cieux, tout
continuant encor,
La terre pour jamais va
sombrer dans la mort.»

Elle voudrait tout le temps marcher. Aller de l'avant. Sauter. Danser. Elle est si heureuse. Mais elle... Mais...

Pour l'instant elle patauge, la vieille déesse romaine, *Spes*, l'Attente, dont la brièveté syllabique claque comme d'un soufflet chaque joue de l'homme, elle essaie d'avancer comme elle peut dans le marécageux compost que la Révolution française, en se décomposant, lui a charitablement épandu, comme l'obole versée à Charon, jetée cette fois-ci depuis l'autre rive de la vie, pour un retour du pays sans nom. Du moins enjambe-t-elle le corps vide de la déesse Raison que baise amoureusement, mimant une de ces copulations des égouts qui plus tard enivrera l'odorat de Lautréamont, le vieux charognard Voltaire, qui achève de se liquéfier sur l'échine de sa maîtresse des profondeurs : le parasite périt avec son hôte, c'est la loi du recyclage universel. De là va naître, fier et dressé comme une statue votive, émergeant du cloaque comme une Vénus anadyomène, un nouveau rêve qui a germé dans la gésine putride, une nouvelle turpitude, un nouveau bâtard de l'espérance, accroché comme une carcasse au crochet adultérin du boucher dix-huitième siècle, ce siècle qui ne s'occupa que de porcs et de singes, c'est-à-dire de grimaces et de couinements d'alcôves, ce siècle de porcs érudits dont s'occupe Philippe Sollers : l'homme nouveau, l'homme splendide et bronzé comme un soleil de chair, un dieu cette fois, un dieu ridicule qui n'est qu'un homme ridicule haussé à la taille d'un dieu fait par l'homme, et non plus une déesse de ferraille et de crasse, le dieu Pan, ou plutôt le dieu Onan, s'il est vrai que les dessins de Félicien Rops n'auront jamais autant fait tourner la femme, la tourner en bourrique ou plutôt en pouliche, sur l'axe du phallus cavalier, nouveau levier d'Archimède. Voici l'homme donc, pur comme un nouvel Adam ! Et la femme, l'antique Ève enfin devenue son idéale compagne, elle aussi se délecte dans le Jardin où tous deux ils vont jouer comme des innocents au puzzle androgyne ! Voici donc ce vieux rêve d'un Prométhée artiste, lentement mûri, porté comme le plus précieux des surgeons de David dans le ventre des Lumières, né des décombres de Sedan, jailli du bourbier de la percluse Maison de France venue parapher dans le champ de la ruine le vélin de sa Décadence, voici ce paletot d'idéal pour les petites épaules de l'occulte Péladan, ce Lazare de foire qui n'a pas peur de la Camarde et la fixe en éclatant de rire, comme le mage Cagliostro s'amusait avec le Diable; voici donc l'irrésistible élan de l'homme s'extrayant d'un amoncellement de corps luxurieux et splendides, déjà morts pourtant comme *Les passions humaines* de Jef Lambeaux le montrent : mais, vieillard podagre cependant, n'ayant plus la force – l'a-t-il jamais eue ? – de crier comme le poète contrebandier «Tout à la guerre, à la vengeance, à la terreur, / Mon Esprit ! Tournons dans la Morsure», amateur comme le duc des Esseintes des vices les plus fins, la main sur le cœur comme sur une petite bête inconnue, maléfique et noire, tellement caressée depuis des millénaires – mais inconnue pourtant, car Qui peut sonder le cœur de l'homme ? –, tellement caressée et choyée,

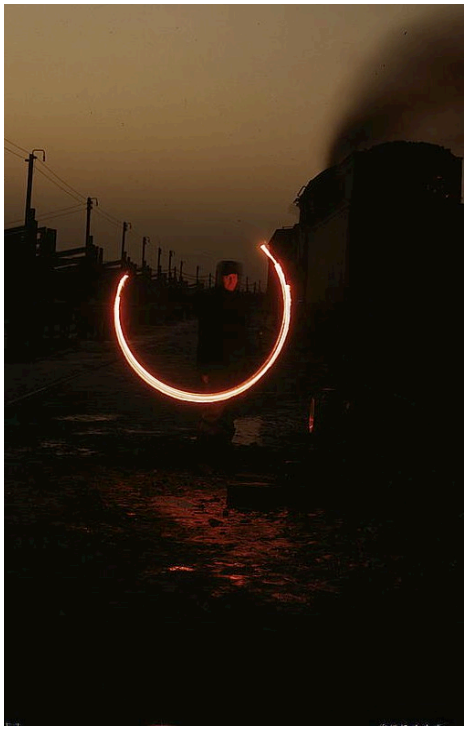
tellement avilie qu'elle connaît comme un chien de foire tous les tours, ce rêve, ce nouveau rêve, ce mauvais rêve va avorter à son tour, ajoutant à la pourriture d'où il s'est extrait sa propre pourriture, son petit tas de boue au grand lac de boue qui fume et fulmine sous le soleil de l'ennui, car c'est la loi universelle de la récupération. Voici l'homme ! Voici l'Homme ! Il a chassé l'espérance comme on raconte que Napoléon, du haut de son tertre observant la mort à l'oeuvre sous son regard fulgurant, chassait les milliers d'âmes de ses soldats morts pour lui, à l'instant, sous ses propres yeux d'empereur, d'un revers de main, comme on chasse une pensée importune ! Englué dans les fondrières rouges de la Première Guerre mondiale, le moutard insigne va devoir apprendre très vite une fraternité aveugle bien éloignée des gabegies maçonniques ou éthopiques, bonnes uniquement pour les rats instruits par les grimoires : la fraternité des ébranlés, ciel vide parcouru par des éclairs de froideur, autre chose, en somme, qu'un socialisme teinté de formules magiques fleurant bon la confiante naïveté en une progression de l'homme, même magicienne, pas vrai ?

«Voilà ! c'est le Siècle d'enfer !», lâche dans un cri Rimbaud l'effaré. Mais il est vrai que le siècle qui commence s'ouvre telle une gueule, il vient de percer dans la clameur des explosions et la boue du malheur l'isthme sordide de sa débâcle, comme s'il achevait de célébrer dans le bruit et la fureur la fonte des glaces de la froide misère, qui s'éloigne désormais comme un iceberg mendiant vers les chaudes profondeurs des anciennes colonies où, solidement amarré au ponton du profit, il va pouvoir fondre capricieusement ainsi que neige au soleil, engraisser un peu plus les chafouins soudards de l'Europe universelle, alimenter de sang et de souffrance tous les comptoirs rapaces comme le parasite alimente de pus l'organisme sain qu'il colonise, car telle est la loi de l'universel parasitage. Désormais tous croient et espèrent en l'avenir, ce faux espoir, cette fausse espérance, cette faux de l'espérance, et au progrès, cette camarde de la vraie joie (tout ce morne dévalement est raconté, péniblement et jubilatoirement, dans la douleur de l'hallucination et le rire de la joie féroce, par le génial Céline dans son *Voyage*). Qu'importent même les ratées, et au diable les prophètes de malheur, qui crèvent toujours au fond des venelles obscures, la main gauche crispée sur le *Manifeste*, l'index de la droite pointant comme Platon sa raideur douloureuse vers le Ciel. L'homme marche, et marche avec le progrès, tandis que le cri de la vigile, haut placée sur le perchoir de la science, annonce avec Renan que le brouillard épais se dissipe, triomphalement sabordé par les récifs d'Utopie. Terre ! Terre ! C'est le cri qui gonfle les poitrines qui ne se souviennent plus de Babylone, détruite en un clignement, qui ne se souviennent plus que la patrie est la terre des pères, la terre de leur père, tandis qu'ils errent depuis trop longtemps, incapables, une fois trouvée, de donner racine à leur arrivée. Mais seule la fièvre des optimistes, qui contrairement à ce que l'on croit ont la vue très courte, a cru que le mirage scintillant comme une colonne d'or n'allait pas se dissiper au premier souffle de vent, et resplendir à jamais sous leurs yeux écarquillés. Las !, il faut bien repartir, ou plutôt rester tout en échafaudant pour demain les plans de l'évasion salutaire : «Ce n'est rien ! j'y suis ! j'y suis toujours», clame, une fois de plus, dans un claquement de stupeur, Rimbaud effaré.

Pas d'arrêt donc. Quant aux villes, qui dans l'obscurité évaporaient leur semence d'hommes comme de prodigieux champignons colonisateurs, les voici reparties tels des rafiots brinquebalant sur les flots leur gros ventre outré par la misère, cette lamproie qui suce le limon des soutes puantes et y évapore ses alcools tutélaires. Mais, dans la nuit de l'océan semblable à une dune consumée par l'ivresse, un vide immense sur la visée du sextant est le cap unique tracé par le compas des pilotes : nulle étoile polaire pour indiquer le jusant de l'avenir, la fin de la misère, le *nord de la langue* quoi !, enfin la réalisation de la nouvelle Jérusalem, la Jérusalem délivrée chantée comme une vierge splendide par

l'ardeur des prophètes oubliés, rien que «les marais énormes, nasses / Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !» Et pourtant les étraves puissantes qui soufflent et peinent comme des mufles continuent de creuser des plaies monstrueuses au ventre des gouffres qui, retournés comme des poissons morts, daignent parfois découvrir quelque créature inconnue, maigre réponse tavelée comme un cadavre puant de Sphinx. C'est donc bien là l'antique parabole du Semeur vidée de sa substance : telle échine élégamment fluide qui dans les abîmes profonds brûlait de mille oraisons de lumière, n'est plus, une fois qu'elle a échoué sur le récif de l'ennui, que la vessie dégonflée de notre dégoût.

«Ô grandes villes
Bâties de pierres
Dans la plaine !
Dans le silence s'en va
Celui qui n'a pas de patrie
Avec le front ténébreux, avec le vent,
Les arbres nus sur la colline.»



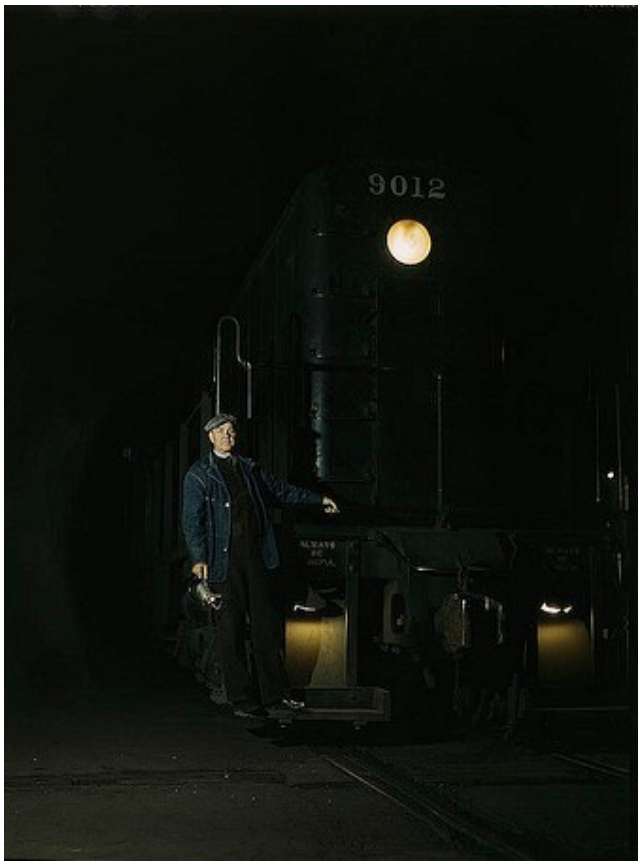
La ville, cette grande célébration anonyme d'un innommable qui se perd dans la nuit des temps, aujourd'hui ne nous offrant plus que son seul visage désespéré, grotesque, fou comme ces idées dont parle Chesterton, tournoyant à vide telle une noria déjantée, en roue libre pour l'Erehwon de Butler, l'utopique non-lieu de l'absence – pas même une de ces grappes de ruines magnifiées jadis par Monsu Desiderio, versant au moins, aux gueules asséchées des soudards, le vin noir des fins tourmentées d'empire, comme une consolation et une dernière victoire remportée sur le soleil jauni de l'espérance ! La ville, la grande ville de l'Occident, la ville terrible et mystérieuse (une Salammbô de pacotille orientale !), grouillante de fantômes industrieux et civilisés, la voici donc symbole de la modernité tant décriée, celle-ci tout entière même, et son visage grimaçant, voici qu'il est devenu le visage de ce mendiant que Cénabre rencontre au coin d'une rue de Paris-Dis pour trouver dans les yeux du demi-fou l'angoisse qui étreint son pauvre cœur, son pauvre cœur de fou, son cœur triste qui bave à la poupe, se parant de son mensonge pitoyable comme d'un manteau de diamants. Car la ville symbole de la modernité, est la ville emblème de l'enfer, selon une équivalence posée naguère par Walter Benjamin, imperturbablement reprise depuis : «Le "moderne" comme temps de l'enfer. Les châtiments de l'enfer sont toujours à la pointe de la nouveauté dans ce domaine. Il ne s'agit pas de dire que "les mêmes choses sans cesse" arrivent, encore moins de parler ici d'éternel retour. Il s'agit plutôt de ceci : le visage du monde ne se modifie jamais dans ce qu'il y a de plus nouveau, cette extrême nouveauté demeure en tous points identique à elle-même. C'est cela qui fait l'éternité de l'enfer. Déterminer la totalité des traits sous lesquels le "moderne" se manifeste, ce serait donner une représentation de l'enfer.»[1]
Chichement, follement, ridiculement, nous y vivons pourtant, et telle rue mouillée, sinistre un soir d'automne alors que ne l'éclaire que de tremblantes enseignes, louches et craintives comme des prunelles de hiboux, a peut-être été le lieu d'une rencontre évidente (ainsi de Thibaud de la Jaquière, chevalier du guet de la ville de Lyon, surpris dans les jupons du Diable), d'une sourde et consommable *familiarité avec* (avec qui ou quoi ?), avec derrière l'écho froissé de nos propres pas comme des halètements de rats, la meute des aboiements de l'ennui et du plaisir, ou peut-être même l'éclat louche et fatal comme l'aiguille d'une dague, répandu sur le sol où il fait une flache boueuse et rouge

[1] Walter Benjamin, *Paris, capitale du XIX^e siècle*, *Le Livre des Passages* (Cerf, 1989), p. 560.

renvoyant à la nuit l'image tremblotante du meurtrier. Nous y peinons aussi, vieux trimards sans plus aucune dent, resuçant les jours fades sur lesquels une petite boule jaune lève sa paupière chassieuse, à peine inquiète de voir recommencer sous elle l'errance de ces épaves, vagues gagne-petits de la grâce, traîne-savates minables de la médiocrité qui font eau de toute part, que Julien Green déroule sur le macadam de l'inepte, que Lobo Antunes fait germer comme des tournesols égrillards arrachés d'une toile d'Ensor et plantés dans les venelles de Lisbonne, que Paul Gadenne, dans son ténébreux *Vent noir*, tourmente exemplairement avec les mille petites gueules voraces de la jalousie banale, et pour cela atroce. Oui, l'errance, l'errance et non plus la marche poétique, celle de Rimbaud, tutélaire, celle du passant considérable écrivant, le pied maigre sur le quai d'embarquement, le regard bleu piqué sur quelque mirage du désert d'Abyssinie, écrivant donc : «Notre barque... tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue», l'errance qui détourne de son cap l'esquif altier, l'égarant puis le laissant s'encalminer sur les sables noirs où se dresse, selon Georg Heym, «Le Dieu de la ville, qui, sur des maisons en bloc, siège large», l'errance est devenue le véritable soleil sous lequel l'homme moderne occidental fait germer sa mélancolie, comme un démon de midi rassi, qui ne déploierait plus, par fatigue ou lassitude, devant les yeux de l'ascète, cet *Errant* de Nietzsche, «marcheur» (*Wandersmann*) sans Dieu, Angelus Silesius va-nu-pied qui aurait perdu la boussole de l'Être, les mirages de la violence : «Oui, un tel homme aura ses nuits mauvaises et sa lassitude; il trouvera fermées les portes de la ville qui devait lui offrir le repos; peut-être même comme il arrive en Orient, le désert s'étendra jusqu'à ses portes; les bêtes de proie hurleront, proches et lointaines; un vent violent se lèvera [...]. Alors la nuit d'épouvante s'abattra sur lui comme un second désert dans le désert et son cœur sera las d'errer.» Nous y souffrons, et quelque ange oublié, qui a probablement chuté d'une haute tour engorgée dans les brouillards de la nuit – elle aussi, la nuit : c'est le grand péché de l'homme et sa terrible responsabilité que d'avoir prostitué la nuit, à présent hyène noire plutôt que *grande lumière sombre* de Dieu selon Péguy –, encrassé de sommeil déserte les places, et retourne, comme une meute de rats en débandade, à sa caverne idéale : étonné il contemple sans le comprendre ce précieux trésor des hommes, intercession auprès du Dieu caché, fumée irrésistible de l'offrande immolée, je veux parler de la douleur, de cette Douleur des hommes, surnaturelle et muette, claire comme une larme, aiguisée comme un morfil de coutelas, l'outil du meurtre ou du suicide d'ailleurs, si l'espérance, se lavant les mains comme Pilate, s'avisait de refuser de guider la main armée : «Soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance / Comme un divin remède à nos impuretés...» dit ainsi Baudelaire. Nous y crevons à tout petit feu, et les anciens morts, les vieux morts charriés par les grandioses courants d'ordure qui planent en silence sous le sol – «Ô cité douloureuse, ô cité quasi morte» écrit Rimbaud –, sherpas infatigables de nos cauchemars, ces morts anonymes ou superbes qu'on entend faiblement murmurer si l'on colle son oreille aux murs sales, ingénus et pauvres ils bavardent patiemment entre eux, répétant le babil insipide des morts, leur rancune secrète et tenace contre les vivants, d'avoir été chassés comme des malpropres du royaume de la vie lumineuse et riante qui les a oubliés, d'avoir été simplement gommés du registre des vivants, sans même qu'une rature n'indique qu'au moins ils ont vécu.

Ç'en est trop, n'est-ce pas ? On réclame un peu d'air ? L'espérance d'ailleurs, puisque c'est d'elle que nous parlons, n'est-elle pas justement là pour insuffler la force, armer cette boue grisâtre comme on arme le béton, cette boue qui refuse de devenir or, et construire ainsi plus qu'un château de rêve, le labyrinthe dont le cœur secret chante le Minotaure, et les douves abritent, enfin !, la réelle présence ? Mais encore une fois, ce n'est pas assez, le fond n'a pas été touché. Alors se lève, sur le marais pontin de l'absurdité quotidienne qu'elle va partiellement assécher, et uniquement pour un temps, alors s'entend la voix de la destruction, cet apanage des forts, ce rêve noir d'Érostrate, la destruction qui est le surnaturel des forts, la destruction qui, comme l'espérance d'ailleurs, est une arme réservée aux forts, lorsque vient l'heure de tout raser (ainsi le faible, comme William Styron décrivant dans *Face aux ténèbres* sa traversée de la dépression, jamais n'emploie le mot espérance, jamais ne s'avise de parler du désespoir d'une autre façon que stupidement clinique, son désarroi ramené aux glandes. Son ennui n'est que dégoût; sa tentation du suicide, l'épanchement piteux d'un peu d'eau rouilleuse, qui avalée par le siphon, marque sa présence évanouie par une mince auréole de saleté). Alors se lève la destruction – dira-t-on qu'elle est l'arme réservée par Dieu ? –, comme un orage d'acier, une lame de tarière trouant les ténèbres amoncelées. Lisons Trakl : «Je vis de nombreuses villes, proie des flammes / Et horreur sur horreur s'accumulaient les temps, / Et je vis de nombreux peuples dont l'essence n'était plus que

poussière, / Et tous glissaient dans l'oubli». Puis Nietzsche : «Malheur à cette grande ville !», s'exclame Zarathoustra le contempteur, Zarathoustra qui voudrait «voir déjà la colonne de feu» qui l'incendiera, comme on raconte que Léon Bloy vit en songe une colonne de fumée s'élever sur la capitale détruite. Alors se lève le chant de la destruction, levé pour tout raser, et passer en détruisant tout : d'autres assez naïfs se trouveront bien là, à l'heure précise et au moment de l'espoir ressuscité, pour reconstruire ce qui avait été détruit, dans la patience confiante de qui veut s'enraciner à la terre qu'il replante et édifie pour être la demeure de sa croissance et de sa mort. Tout cela viendra, et plus encore. Mais seulement après le cri de Smeterling, après celui de Karl Kraus, plus fort parce qu'il est de chair, bien réel : c'est certain, le monde repu, la vieille société européenne refroidie comme un mort, doit craquer par quelque endroit. Pour l'instant, ç'en est assez de marcher sans but, aller simplement de l'avant, jeter son élan vers le zénith pointé par les sottes Lumières, le singe Voltaire, cet aimant hypnotiseur, même si personne ne paraît comprendre réellement que l'ombre du marcheur s'allonge démesurément vers un nadir autrement attirant, le soleil noir d'Auschwitz, qu'on ne peut fixer sans se brûler, comme on ne peut fixer le soleil, qu'on nomme – et trahit donc – en disant qu'il fut cette destruction, non pas de l'homme à qui on a refusé la mort, non pas de l'homme dont on a prolongé la vie dans la mort (cela, Bichat l'a imaginé, Rilke l'a vu dans son *Livre de la pauvreté et de la mort*), mais de l'idée même de l'homme en l'homme : je dirai, de l'idée éternelle de l'homme, de l'homme en l'homme, de l'homme en Dieu. Pourtant, le vociférateur premier conflit entre les empires du monde, qui terminera de couronner la gloire infecte comme une lèpre purulente du vieil ogre austro-hongrois, par le noir diamant de la mort brute, n'a pas encore éclaté, et déjà sa rumeur est un souffle de désolation, parce que la pourriture précède toujours l'entrée sur scène du Mal, comme le vent la tempête, et l'éclat de lumière le diamant.



Le cœur caché, le cœur des ténèbres; nous y voici, sans aucun doute, mais c'est presque rien, un peu de fumée vite dissipée : Vienne, Salzbourg, Innsbruck... Villes croulantes et énormes; villes avachies dans une jungle de mornes soupirs, de vagues râles de vieillards remplis d'eux-mêmes, c'est-à-dire de vent, comme l'est la venise agglomération, grignotée patiemment par les murènes du temps, que nous momifie le vieillard Gracq dans *Le rivage des Syrtes*, qu'il eût été inspiré d'appeler Syrtes-la-Morte, éviscérant le cadavre poussiéreux de Rodenbach. Villes attaquées sournoisement par une autre lèpre, qui trompeusement se présente comme un dernier sursaut de vie, un ultime hallali de rancœur, le pilon incendiaire de Karl Kraus, *Die Fackel* (*La Torche*), l'auteur bloyen des *Derniers jours de l'Humanité*, dont l'acide crachat sera pieusement ramassé par Wittgenstein, cet imprécateur du silence de la fin de partie métaphysique. Villes hautaines et croulantes dans lesquelles des marcheurs déboussolés versifient leurs beuveries, croyant parfois avoir entrevu la matrice impénétrable où grondent les flots de la Mort et du Mal, liés amoureusement dans une copulation de sangsues, ces mêmes flots répandant un peu de leur fraîcheur inconnue sur les traits tirés du traducteur Cendrars, charriant la peur comme le vent froid monté des abîmes vus par Przybyszewski. Villes pleines d'yeux grands ouverts qui, après une nuit de débauche blanche comme une vestale, peindront ce qu'ils ont cru voir en couleurs vives et criardes, impudiques et macabres : c'est de nouveau le pas des mendiants qui va faire trembler la terre, dans ces toutes premières années qui voient se fortifier *l'expressionnisme*, mot commode et années arbitraires

sous lesquels s'agglutinent, pour se réchauffer quelque peu en attendant la lumière universitaire que les générations patientes et érudites dispenseront prétentieusement sur ce qui n'est, en fin de compte, ni plus ni moins qu'une misère crasse et superbe, mais instituée en bohème géniale, les parias, en rang pour le défilé de la critique. La singularité de l'époque ? La sensibilité monstrueuse des fins d'empire, l'urticaire des grabats où se contorsionnent les mourants exténués. On pressent alors, comme une rumeur colportée par les *Histoires pragoises* du jeune Rilke, que tout finit, et que tout, peut-être, va renaître miraculeusement, comme un fulgurant démenti à la sombre et irréversible faille que la Mort introduit dans les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*. C'est que certaines voix ont proclamé que l'expressionnisme n'était qu'une immense recherche, qu'il est «une sorte de généralisation de toute notre vie sur la base d'une influence purement spirituelle, un élan vers la divinité venant au moment où toutes les religions font faillite. Est-ce qu'il ne nous apprendrait pas même de nouveau à prier ?*»*[2] Belle chimère, horizon vite éventé, car la prière, si elle est montée assez haut, a vite fait de culbuter sur le rebord des tranchées, d'où elle ne ressortira plus, malgré le délestage – on devrait dire le dégazage – des putréfactions enfouies sous la boue. Qu'est-ce qui va s'élever du tas de décombres brûlants qui survit de l'empire bariolé comme une tunique magyare, du tout-puissant empire austro-hongrois qu'on surnomme, tant il est vaste, "l'Empire du Milieu", cette ingouvernable mixture de peuples (Metternich dira : «J'ai gouverné l'Europe, jamais l'Autriche.») tchèques, polonais, slaves, germains et romains décrit minutieusement par *L'Homme sans qualités* de Musil, dernier battement de la paupière rougie du géant pour un bref éternuement d'énergie ? Rien. Rien du tout. Quelques toiles, quelques livres – romans et pièces de théâtre –, c'est finalement bien peu. Mais de ce rien poussé jusqu'à l'extrême abnégation, un rêve cruel, halluciné, ondoyant comme une Ophélie pluvieuse, va grandir et grossir telle une bulle de pâle lumière remontée des profondeurs aveugles, puis se fixer à peine, dans la fulgurance d'une vie grippée en 1918, dans les traits spasmodiques d'Egon Schiele ou dans les ors byzantins d'Émile Nolde, ou encore mêlée à la boue des tranchées d'Otto Dix : c'est, je l'ai dit, Rilke, Musil, Kafka, Wedekind, Hofmannsthal, Benn, Schnitzler, beaucoup d'autres encore, certes plus obscurs, à moins qu'ils ne soient simplement plus accablés par une misère promotionnelle, édifiante et sainte comme une colère de Job sur son fumier (et, ainsi devenus invisibles par l'amoncellement des hardes qui pourtant les désignaient à la moquerie du bourgeois, ils ont sombré comme dans un trou noir de dévorante absence). Ils bâtissent, littéralement, sur les ruines qu'ils pressentent, qu'ils sentent, puisque pavane sous leur nez le premier frisson d'un vent bizarrement poisseux, les avertissant qu'il ira bientôt charriant le pollen de millions de charognes, le souffle des tranchées chaudes et humides, ils édifient quelques constructions éphémères, pantelantes et décomposées, creusant dans la terre noire pour y chercher et y trouver peut-être, avec le trésor des vieux contes de l'Allemagne légendaire, l'espérance enfouie comme une reine de Saba. Ces maudits sont invisibles, puisque l'industrieuse grande Cité refuse de voir sa propre pourriture et que complaisamment, elle se beurre des tartines rances d'humanitarisme mondialiste, tandis qu'elle expulse la divine charité, non plus errante, mais première "sans-papier" de la Ville, lépreuse intouchable mieux gardée qu'un troupeau de veaux d'or. Qui sait pourtant si Trakl, à la recherche de cette charité qu'il a cru toucher de sa main tendue vers le poème lumineux, serti dans sa gangue de ténèbres comme une promesse d'enfant, qui sait s'il n'erre pas encore dans les nuits froides de Vienne, aguiché comme une silhouette hésitante par les putains de la Judengasse qu'il aimait tant; qui sait encore s'il n'est pas une des ces lueurs furtives qui glissent subrepticement sur l'eau noire de la Saône, à l'heure incertaine des amers retours, pressées de rentrer au néant des limbes apaisantes et silencieuses qui les ont enfantées, tandis que la ville, la ville énorme et noire comme un dolmen de misère, évacue ses ordures millionnaires dans les gorges profondes et mystérieuses de la nuit ?

*«*S'envolent des oiseaux blancs à l'orée de la nuit
Sur des villes d'acier
Qui s'écroulent.*»*

[2] Yvan Goll, article en français dans *Die Aktion*, mars 1920.

Car, peut-être qu'elles attendent, claquantes comme de grandes voiles d'orgueil déchirées, comme Verhaeren l'écrit dans ses *Villes tentaculaires*,

*«*Un nouveau Christ, en lumière sculpté,
Qui soulève vers lui l'humanité
Et la baptise au feu de nouvelles étoiles*.»*